

niez de sortir pour aller à Dieu, encore ému vous-même de cette multitude d'impressions troublées et flottantes auxquelles vous vouliez arracher vos auditeurs, pour les reporter dans les régions sereines d'une foi ferme et d'une pieuse soumission. Parmi ceux qui vous écoutaient, quelques-uns se sont quelquefois étonnés, peut-être même inquiétés des élans imprévus de votre âme, des rapprochements et des contrastes étranges où votre pensée semblait quelquefois se complaire, des formes hardies et familières de votre langage. Ceux-là même, malgré les sollicitudes que vous leur faisiez quelquefois éprouver, se sentaient charmés par votre éloquence, et attirés, élevés, à travers ces nuages et ces orages, vers la lumière divine et le ciel pur. C'est d'ailleurs, dans toutes les carrières, la condition des hommes destinés à agir puissamment sur leurs semblables, de les étonner et de les troubler tout en s'en faisant suivre, de leur être des sujets de doute et d'inquiétude, en même temps que d'admiration et d'entraînement. Il faut, pour remuer et dominer les hommes, leur être à la fois l'un d'entre eux et tout autre qu'ils ne sont eux-mêmes, et toucher fortement, quoique d'une main fraternelle, les plaies qu'on veut guérir. C'était là, Monsieur, le caractère original de vos conférences et le secret de leur puissance comme de leur attrait.

.....
 " Vous êtes vraiment de notre temps, l'un des fils de cette société française qui, depuis trois quarts de siècle, et malgré tant de fautes et de mécomptes, aspire à la liberté sous la loi. Vous la comprenez, vous l'honorez, vous l'aimez ; et si les épreuves, que vous avez subies avec elle, vous ont ravi bien des illusions, vous conservez cependant vos plus chères espérances. Vous avez appris à connaître votre siècle et votre patrie, sans vous détourner de leur cause ni vous décourager de leur avenir. Ainsi seulement on peut les servir. Juger et aimer la sympathie sans la complaisance, c'est la double condition du patriotisme noble et utile.

" Vous avez fait, en même temps, envers elle, acte de forte et fière indépendance. Quand vous avez pris l'habit que vous portez, vous n'ignoriez certainement pas quels préjugés, quelles méfiances, quelles passions vous rencontreriez sur votre chemin. Vous n'avez point frémi ni fléchi devant les perspectives de la défaveur populaire ; vous avez obéi à votre foi et complé sur votre avenir.

Bien des gens ont cru alors voir en vous une de ces âmes à la fois ardentes et faibles, dominées par leur imagination, incapables d'une conduite mesurée et prévoyante, et qui s'abandonnent à tous leurs entraînements. Vous avez été appelé à justifier ou à démentir ces conjectures ; deux fois, la première dans l'Eglise, la seconde dans l'Etat, vous avez eu à résoudre la question de savoir, si vous étiez capable de résister après vous être livré, et de vous arrêter sur votre propre pente. En 1831, quand vous étiez l'un des rédacteurs de *l'Avenir* ; en 1848, quand, après la Révolution de février, vous parûtes dans les rangs de *l'Assemblée constituante*, vous avez été mis à cette redoutable épreuve. Dans l'un et l'autre cas, les idées et les espérances démocratiques vous avaient charmé et entraîné ; dans l'un et l'autre, vous avez reconnu le péril, et vous vous êtes arrêté devant la limite ; à Rome, malgré les exemples et les séductions d'une illustre amitié, vous avez pressenti la voix du Chef de l'Eglise, et vous vous êtes soumis ; à Paris, vous vous êtes senti déplacé au milieu des emportements populaires, et vous vous êtes retiré. A deux reprises et dans deux circonstances également graves, vous avez prouvé que l'intelligence des points d'arrêt nécessaires ne vous manquait pas plus que l'ardeur des premières impulsions ; vous avez fait les deux actes d'indépendance les plus difficiles ; vous avez résisté à vos plus chers amis et à vos plus intimes penchants."

M. Guizot après avoir énuméré les points principaux de la carrière du P. Lacordaire montre l'indépendance de son caractère vis-à-vis des erreurs de son temps.

" Vous venez, Monsieur, de nous donner, à l'instant même, un bel exemple de ce mélange de sympathie et d'indépendance, de tendresse et de sévérité chrétienne qui fait la puissance et le charme de vos paroles. Vous avez rendu à la démocratie moderne, telle qu'elle s'est constituée et que jusqu'ici elle s'est gouvernée aux Etats-Unis d'Amérique, un éclatant hommage ; et en même temps vous avez hautement exprimé, sur l'esprit démocratique tel qu'il se manifeste trop souvent dans notre Europe, vos judicieuses appréhensions. Vous portez à l'Eglise catholique et au saint Pontife qui préside à ses destinées un dévouement filial ; vous avez exhalé votre éloquente indignation contre l'ingratitude qu'a rencontrée ce Pape généreux et doux qui s'est empressé d'ouvrir à ses sujets la carrière des grandes espérances, et qui les y eût heureusement conduits si la bonté des intentions suffisait à gouverner les hommes. Est-ce là, Monsieur, tout ce qu'en présence de ce qui se passe, vous pensez et sentez sur la situation de l'Eglise ; et regardez-vous l'ingratitude populaire comme la plus dure épreuve que son auguste Chef ait maintenant à subir ? Non, certainement non ; mais, après avoir touché à cette plaie vive, vous vous êtes arrêté ; vous avez craint d'envenimer en enfonçant. Vous avez eu raison, Monsieur ; ce n'est pas ici un lieu où, sur un tel sujet, il soit possible ni convenable de tout dire. Quand la démocratie, par exemple, se croit maîtresse de changer à son gré les gouvernements, les dynasties, les relations et les limites des Etats, ce n'est pas la liberté, ce n'est pas le progrès, c'est l'anarchie, ou la tyrannie, et peut-être aussi l'ambition étrangère qui profite de tels désordres. Et le mal n'est jamais si grave que lorsqu'il s'attaque à la fois aux fondements de l'Eglise et à ceux de l'Etat, lorsqu'il porte le trouble dans les consciences en même temps que la fermentation dans les passions et les intérêts. Je m'arrête comme vous, Monsieur ; précisément, parce que ma situation et ma croyance me laissent plus désintéressé que vous dans ce grand débat ; j'ai à cœur d'y laisser clairement paraître ma pensée ; mais je connais et je respecte les limites dans lesquelles mes paroles doivent se contenir."

.....
 M. Guizot a terminé son discours par un parallèle entre M. de Tocqueville et le P. Lacordaire ; il a montré quels étaient leurs points de contact, et l'opposition qui pouvait exister entre eux, opposition, dit-il, qui ne pouvait les empêcher de se comprendre, de s'estimer et de s'unir dans un but commun.

" C'est la faveur suprême que la Providence réserve quelquefois aux amis sincères de la vérité et du droit, à qui il n'a pas été donné de marcher toujours ensemble et de se soutenir mutuellement dans les travaux de la vie : quand ils en entrevoient le terme, quand ils se reposent et se recueillent, avant d'y toucher, parvenus, chacun par sa route, sur les hauteurs où brille la grande lumière, ils se reconnaissent, se rapprochent et s'unissent dans une commune espérance et une mutuelle équité. Union tardive et peut-être inutile pour leur propre temps et pour leur destinée mondaine, mais non pour leur gloire et pour leur cause ; car ils arrivent ainsi ensemble, en rangs complets et serrés, devant les générations qui leur succèdent, puissants peut-être un jour, par leurs idées et leurs exemples, dans cet avenir dont Dieu seul a le secret."

Lundi-matin, les derniers honneurs ont été rendus à l'hon. Denis Benjamin Viger. Une foule immense se pressait dans l'Eglise paroissiale, tendue de noir ; et avec tous nos principaux citoyens, on voyait réunies en corps les sociétés nationales.